

demande à se dégager en irrésistible élan vers tout ce qui est beauté et vérité. Il va s'éveiller.

Épanouissement disais-je d'une puissance ancienne. L'expression est sans doute trop faible. Au-delà d'un certain degré de sublimation, de par les possibilités illimitées d'intuition et d'interliaison qu'il apporte avec soi, l'amour spiritualisé pénètre l'inconnu : il va rejoindre un haut lieu, dans le mystérieux avenir, le groupe attendu des facultés et des consciences nouvelles ».

Ou encore :

« L'amour est la plus universelle, la plus formidable, et la plus mystérieuse des énergies cosmiques. »

Conclusion

À partir de ces considérations, que l'on peut qualifier de révolutionnaires, il est possible d'avoir une autre vision sur les problèmes qu'engendre l'accélération de l'Évolution dont souffrent nos contemporains.

Premier constat, l'humanité n'est pas victime de ses échecs mais, bien au contraire de ses trop grands succès. Elle est en passe de franchir avec succès une étape fondamentale de son évolution, celle qui va permettre au moteur social de prendre le relais de l'évolution biologique. Il s'agit là d'une forme d'évolution – beaucoup plus rapide et humaine que la précédente – qui va impliquer le développement de forces d'« amour », seules capables de resserrer sans confondre et donc de maintenir la diversité, facteur essentiel de poursuite de l'Évolution.

Second constat, le « serrage planétaire » intense que va imposer une population proche de 10 milliards d'individus consommant sans cesse plus de ressources, va obliger à maîtriser nos consommations pour faire la paix avec la planète. Cette paix ne pourra pas s'obtenir par la régression mais par un usage plus intelligent des ressources qui ne pourra être obtenu qu'en privilégiant la créativité, à son tour source d'accélération de l'Évolution. La nécessité de s'engager d'urgence dans une croissance sobre en carbone est à cet égard particulièrement significative.

Troisième constat, les forces d'union non coercitives, c'est-à-dire les forces d'amour, vont quitter le rang des grandes utopies et apparaître universellement comme une « formidable force de poussée créatrice », capable de reléguer au rang des farces et attrapes celles – encore proche de notre animalité – de lutte et de compétition qui régissent nos vies sociales et nos États.

Loin d'aggraver la « perte de sens » que l'on peut craindre en voyant l'Évolution prendre un rythme « torrentueux », la vision de Teilhard montre que cette étonnante accélération peut contribuer à faire apparaître aux humains, bien plus clairement que par le passé, le sens de leur existence et la conscience de devoir mener à bien une solidarité universelle.

Sur une philosophie de la connaissance « *Savoir plus pour être plus* »

par Jacques Séverin Abbatucci
Professeur de médecine

Introduction

J'ai hésité sur le titre. J'avais choisi de centrer mon exposé sur la science mais finalement il m'a paru plus opportun de l'ouvrir sur le problème plus général de la connaissance en n'éliminant pas du domaine de celle-ci l'abord spiritualiste, ouvrant sur l'aspect immatériel et invisible de la réalité. L'évolution de la science moderne semble confirmer le bien-fondé de cette ouverture.

Mon intention est en fait de réfléchir avec vous sur l'évolution des modes de pensée, tout particulièrement au cours des derniers siècles, dans les domaines scientifiques mais aussi philosophiques et/ou religieux.

Notre groupe d'études ne cherche-t-il pas, à la suite de Teilhard de Chardin¹, à mieux situer la place du phénomène humain dans l'immensité de la création telle qu'elle se découvre de plus en plus précisément à nos yeux ? Le sous-titre que j'ai ajouté résume, selon moi, l'essentiel de la thèse teilhardienne. *Savoir plus pour être plus*² : n'est-ce pas en effet le fond de notre conviction, que nous partageons avec lui ? Notre rôle d'êtres humains, avec les capacités d'esprit qui nous ont été données, n'est-il pas d'avancer vers l'avenir, vers une complétion de cette création à laquelle nous contribuons – le croyant dira à laquelle nous avons reçu la grâce de contribuer – ? Pour cela n'avons-nous pas le devoir de poursuivre notre découverte de la réalité sous tous ses aspects, telle que nous la vivons, et d'approfondir notre méditation sur le sens de notre aventure ?

1. Teilhard de Chardin, *Œuvres complètes*, Le Seuil, Paris.

2. Teilhard de Chardin, *L'énergie humaine* (T6), Le Seuil, Paris, 1957.

Savoir plus

C'est la première des missions qui nous incombent dans le cadre d'une morale qui doit être renouvelée pour concerner et mobiliser davantage l'aile active de l'humanité. C'est la morale de mouvement, chère à Teilhard. Avant tout, il y a le devoir de s'instruire. L'éducation est la source de tout vrai progrès. Depuis les débuts de son parcours sur terre, l'humanité a pu s'élever au sommet de l'évolution du monde animal par l'acquisition d'un Savoir.

Le Cerveau

Bien entendu le cerveau est le centre de toute connaissance, sans négliger cependant le fait que l'ensemble somatique de tous les éléments de la biosphère acquiert aussi au cours du temps une forme de savoir. Mais le cerveau est l'organe qui gère le grand mystère de la pensée, support consubstantiel de la connaissance.

Chez l'homme, il atteint un degré de complexité extrême.

Il y a en effet dans le cerveau une centaine de milliards de neurones. Par l'intermédiaire des dendrites, chaque neurone est relié jusqu'à 10 000 autres. Ainsi se constitue un nombre astronomique de réseaux d'intercommunication. Tout cela et difficile à concevoir.

Le cerveau est organisé en sous-ensembles fonctionnels consacrés, certains aux perceptions des informations transmises par les organes des sens et à la sensibilité, d'autres à la motricité, d'autres encore aux sentiments, à la mémorisation, à la conceptualisation, etc. Une véritable cartographie a pu être établie de toutes ces fonctions³. Ces ensembles regroupent de multiples circuits neuronaux souvent redondants qui s'adaptent à l'expérience de l'individu et évoluent en fonction de celle-ci.

Évolution darwinienne ?

Les tenants de la conception purement matérialiste du monde – dont certains représentants sont d'éminents chercheurs en neurosciences⁴ – admettent que cet ensemble cérébral et nerveux périphérique puisse être le résultat de mutations-sélections aléatoires successives, dans la stricte application de la théorie évolutionniste darwinienne.

Mais la vie n'étant apparue sur notre Terre qu'il y a 3 milliards ½ d'années, n'est-on pas en droit de s'interroger sur la vraisemblance et la faisabilité du seul processus darwinien ? Il a fallu au départ que la matière minérale s'organise pour créer de toutes pièces le premier ADN fondamental, porteur du programme nécessaire

pour induire tous les mécanismes vitaux. Passer de ce potentiel initial aux premières cellules, puis aux premières associations pluricellulaires végétales et animales, a dû prendre plusieurs millénaires. Par la suite, chez les mammifères les plus évolués, en ce qui concerne la matière cérébrale, même si l'on admet que la création-sélection d'un neurone a pu se réaliser en un temps bref – disons par exemple en une année – une simple évaluation laisse penser que l'ensemble de la construction du cerveau et des nerfs périphériques, évalué à plusieurs centaines de milliards d'éléments et de connexions, n'a pas pu trouver le temps nécessaire pour aboutir à ce phénomène d'une complexité gigantesque. Mais les évolutionnistes compétents ont sans doute des arguments convaincants qu'il conviendrait d'explicitier clairement.

Une autre considération laisse songeur : chaque neurone n'ayant de signification qu'en tant que partie du tout, si la sélection s'est faite par groupes fonctionnels, elle suppose une programmation préalable. Une telle programmation aurait été démontrée par Roger Sperry, prix Nobel 1981 : les connexions entre les neurones ne s'effectueraient pas au hasard, mais selon un schéma prédéterminé. Cette notion de programme est d'ailleurs parfois évoquée dans certaines circonstances par les deux grands spécialistes en neurosciences, Antonio Damasio et Jean-Didier Vincent. Tout cela est-il compatible avec la notion de contingence, base essentielle de la mécanique darwinienne ? Et l'interrogation ne s'arrête pas là.

Les mêmes neurosciences modernes interprètent l'*empathie*⁵ comme une « résonance motrice et émotionnelle », comme un partage d'informations entre des « neurones miroirs » présents chez chaque individu. Ces neurones seraient, comme les autres éléments corporels, le produit de la chaîne évolutive. Une « causalité intentionnelle » doublerait alors la causalité physique. Si l'on adopte cette interprétation, on doit admettre un niveau encore plus élevé de complexité dans les « objets » soumis à l'intervention de la sélection naturelle : l'individu ne doit pas seulement s'adapter au milieu, mais il doit le faire en prenant en compte l'adaptation de ses congénères. Ce qui est sélectionné dès lors, c'est l'ensemble du groupe. Est-ce réellement concevable en toute rationalité ?

Découverte des lois fondamentales

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse évolutive, le cerveau ne peut fonctionner de façon rationnelle que parce que l'univers qui est le nôtre est structuré et construit de façon rationnelle et cohérente. Roland Omnès⁶, l'un des maîtres de la physique théorique en France et que je citerai abondamment dans la suite de cet exposé, montre que les lois de la nature sont de nature *extra-humaine*, selon l'ex-

3. Antonio R. Damasio, *Spinoza avait raison*, Odile Jacob, 2008.

4. Jean-Didier Vincent, *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, Odile Jacob, octobre 2007.

5. Nicolas Georgieff, *Intérêt de la notion de "Théorie de l'esprit"*, Psychiatrie de l'enfant, 2005, p. 341 à 371.

6. Roland Omnès, *Philosophie de la science contemporaine*, Gallimard Poche, 1994.

pression utilisée au colloque international de Genève⁷. Elles ne sont pas inventées mais révélées, de la même façon qu'une œuvre artistique se révèle à nous. Comme Omnès le dit dans la présentation de son livre paru il y a trois ans⁸: « *La découverte des lois de la nature et de leur cohérence constitue, au sens propre, une « révélation » pour l'humanité. Mais on peut aussi employer une image simple où se résumerait l'essentiel de l'histoire des sciences. Quand l'homme a commencé à explorer la nature au moyen de l'expérience et de l'observation, voilà 400 ans environ, il semblait que cette nature, inerte ou vivante, terrestre ou cosmique, était étonnamment diverse et presque insaisissable, sinon dans quelques apparences. Puis des lignes nettes se dessinèrent avec les premières lois et l'on vit peu à peu de vastes structures unificatrices apparaître. Les lois du mouvement étaient identiques sur Terre et parmi les astres, la physiologie était la même chez les animaux et les végétaux, il y avait une évolution des espèces vivantes, comme il y avait aussi l'histoire de la Terre et une histoire de l'univers.* »

La Science

Le facteur primordial de l'acquisition du savoir, c'est-à-dire de l'expansion des connaissances, est bien évidemment la Science. Après la remarquable efflorescence des grands penseurs de l'antiquité les avancées réalisées de-ci de-là à travers le monde, c'est en occident que celle-ci prit réellement son élan⁹ avec, avant tout, l'adoption d'un mode bien défini de pensée rationnelle. L'interprétation des lois et l'application de la méthode scientifique ont été déterminantes. Par elles, on quittait l'appel exclusif au raisonnement logique, à l'appréciation de la réalité selon de grands thèmes philosophiques ou religieux, voire ésotériques, pour les remplacer par un abord rationnel. On apprit ainsi à observer objectivement les phénomènes pour bien les identifier et en les confrontant à ce que l'on avait déjà interprété et admis dans le corpus des connaissances. On échafaudait des hypothèses pour les expliquer, on mettait ces hypothèses à l'épreuve des contradictions, on vérifiait ensuite leur validité par l'expérimentation, elle-même soumise à l'épreuve de la reproductibilité.

C'est cette méthode, balbutiante au début, puis prenant toujours plus d'assurance, qui a mené aux grands succès des siècles derniers. Depuis la Renaissance, les grandes découvertes, dans tous les domaines, se sont succédées, égrenant les noms des grands savants qui sont la gloire de l'humanité.

C'est ainsi que prirent fin les grands fléaux qui décimaient l'humanité – les épidémies, les grandes famines – et que se développèrent l'hygiène et le contrôle

de nombreuses maladies, les progrès de toute nature dans les modes de vie conduisant objectivement à une augmentation spectaculaire de l'espérance et de la qualité de vie.

On aboutit de la sorte, de succès en succès à l'âge des Lumières où la science triomphante crut avoir atteint un sommet absolu: il n'y avait plus rien à découvrir de fondamental, les seuls progrès ne pouvaient plus être que de détails. C'était la fin de toute interrogation. Malgré la modestie qui est le propre des vrais savants, une certaine vanité s'affichait, critiquant le non-savoir des âges médiévaux – alors qu'il ne pouvait évidemment pas en être autrement dans le niveau d'évolution de l'époque – et la position de l'église. Celle-ci était jugée tout à fait condamnable dans la direction erronée et quelque peu absolutiste qu'elle avait infligée aux populations, ne faisant qu'amplifier, par les processions et autres grands rassemblements par exemple, la gravité des épidémies.

Le monde scientifique quant à lui se fermait sur lui-même, refusant par principe de se pencher sur la persistance du mystère au sein de la réalité, laquelle se résumait pour lui au monde sensible, et s'interdisant toute spéculation considérée comme métaphysique.

Mais il n'y a pas de limite à la connaissance.

À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e une nouvelle ère commençait pour la science: la mécanique quantique naissait.

La science elle-même découvrit qu'au-delà du monde sensible, de l'apparence objective de la réalité, au-dessous même du niveau de l'atome, il existait un monde subatomique; ses « objets » n'étaient plus représentables ni accessibles par le sens commun et l'intuition visuelle. Ils ne pouvaient plus se décrire qu'en termes mathématiques. Ce monde était régi par des lois probabilistes où les éléments fondamentaux de la matière pouvaient être à la fois onde et corpuscule. Le déterminisme était battu en brèche. La non-localité et l'indissociabilité des éléments universels venaient aussi mettre en doute les bases mêmes du positivisme. Ce monde formel ou encore mathématique était cependant lié au monde macroscopique et bien qu'il ne répondît plus apparemment aux lois classiques qui règnent à notre échelle, il était à l'origine de ces lois. Le mystère de celles-ci suscite chez Roland Omnès les réflexions suivantes:

« *Les lois de la nature se situent si haut dans l'ordre des principes que parler d'elles, c'est aussitôt évoquer de vastes questions aux résonances immenses. Celle-ci, par exemple: « qu'y avait-il au commencement? », à quoi les réponses n'ont jamais manqué. On a invoqué le Verbe, l'action, le chaos, le non-être, un tohu-bohu, un demiurge joyeux ou pervers, la matière, l'éternité. Ce genre d'énigme a fasciné l'humanité et pendant très longtemps, les tentatives de réponse gardaient toutes un caractère invocatoire, jusqu'à ce qu'une autre, nouvelle, se dessine de nos jours. Cette fois, la réponse venait avant la question. Elle affirmait, ou plutôt suggérait sereinement qu'au*

7. 39^{es} Rencontres internationales de Genève, *L'âge de l'homme*, Lausanne, 2004.

8. Roland Omnès, *La révélation des lois de la nature*, Odile Jacob, mars 2008.

9. Maurice Tuhiana, *La science au cœur de nos vies*, Odile Jacob, novembre 2010

commencement, il y avait les lois, puis vint le temps et le monde. Car on sait maintenant que la nature obéit à des lois, ou plutôt qu'elle en est imprégnée, qu'elle fait surgir de leur ordre impérieux une efflorescence d'êtres et de formes, et qu'il est donc inévitable de trouver ces lois au seuil de l'univers.

Cette constatation que certains diraient « métaphysique » eut lieu à un moment précis de l'histoire, en 1964, lors de la découverte d'un rayonnement thermique partout semblable à lui-même et baignant l'univers. Son observation signifiait que les débuts du cosmos, ce qu'on appelait jusque-là sa « création », entraient à leur tour dans le cadre des lois que la science avait découvertes. Elle couronnait, avec éclat et pour l'étonnement de tous, un long travail de mise en évidence des lois qui s'étaient poursuivies pendant quatre siècles, en particulier le *xx^e*, aux termes duquel elles avaient révélé leur essence : celle d'un fondement absolu et sans doute indépassable. On discerne encore mal les conséquences de l'existence et de la cohérence des lois, et il est difficile de trouver le ton juste pour en parler, car elles sont aussi grandes que le rêve inspiré d'un prophète, ou celui d'un philosophe présocratique inventant l'infini ou l'atome, en un temps où la pensée empruntait leur langage aux oracles ou aux poètes. Mais c'est aussi l'idée récente, très récente, issue directement de la science la plus austère, à laquelle un ton sobre conviendrait davantage. » ¹⁰

Les Spiritualités

Un deuxième mode d'accès à la connaissance est représenté par la méditation et par la spiritualité – aspects premiers de la philosophie, anticipant sur la science – qui menèrent peu à peu à concevoir des religions.

L'esprit de l'homme est ainsi fait qu'il s'interroge sur le pourquoi des choses. Au début de l'histoire, dans son esprit encore embryonnaire mais déjà anxieux de trouver une explication à son existence et à celle de tout ce qui l'entourait – considérant souvent avec beaucoup de crainte les puissances de la nature – l'homme a cru pouvoir l'attribuer à des causes extérieures au monde visible. Il chercha à l'exprimer par une représentation allégorique animale ou humaine. Il espérait donner ainsi une explication et une sorte de réalité à tous les phénomènes qui le dépassaient et qui l'interrogeaient obscurément.

Par la suite, alors que l'abord scientifique était encore balbutiant, de grandes conceptions religieuses plus ambitieuses se construisirent sur le témoignage d'hommes de culture philosophique, considérés comme des prophètes, c'est-à-dire comme des hommes ayant accès à des vérités non encore perceptibles par le commun des mortels.

Pour eux, le monde, comme toute chose, devait avoir une cause définie. Dans la religion du Livre, cette cause devait être trouvée au-delà de l'apparence. Une révélation pouvait permettre de sortir des ténèbres et d'accéder à la lumière. Le monde et les hommes qui l'habitaient étaient l'œuvre d'un créateur. Si cette foi peut être considérée comme l'une des plus représentatives dans sa structure et dans son expression, car elle donne à l'Amour une place centrale parmi les forces construisant le monde, les différentes autres formes de religions qui prirent naissance en divers points de la planète apportèrent chacune sa part d'humanité dans une vision dépassant l'homme. L'islam est un de nos piliers spirituels et le rôle du peuple arabe dans les arts et les sciences n'est pas à démontrer. La considération bouddhique de la psychologie et de la cosmologie semble s'accorder avec les théories scientifiques modernes. Toutes apportent une vision du monde holistique, soucieuse du respect de la vie et de la nature, c'est-à-dire consciente de la fragilité de notre état et de la chance qui est la nôtre de profiter de tant de beauté.

Les religions, dans leurs différents aspects, ont été indiscutablement sources de savoir, génératrices de connaissance. Les grandes civilisations en sont l'image et elles en témoignent de par le monde tout du long de l'histoire. Qui peut nier que les religions en ont été un facteur décisif de développement ? Pendant une bonne quinzaine de siècles, elles ont été en occident la principale source d'enseignement et de formation.

Par là même, elles ont fortement contribué au développement de l'esprit humain et nombreux sont leurs représentants responsables qui ont participé aussi, d'années en années à l'éclosion de la science. Par exemple, parmi ceux qui nous sont les plus proches, Gregor Mendel, est communément reconnu comme le père fondateur de la génétique. Lorsqu'on reproche leur obscurantisme aux âges médiévaux, on commet une injustice qui n'est excusable que par l'erreur anachronique qui est commise.

Reste l'interprétation de l'acte de foi et les interrogations que cette démarche spécifique soulève.

La puissance créatrice, personnalisée ou abstraite, est objet de foi pour le croyant. La science moderne ne peut plus écarter son existence d'un revers de main sans questionnement, car elle-même est aux prises à des interrogations existentielles – elle admet désormais que l'univers a eu un début et qu'il aura une fin. Cette puissance s'est exprimée par la voix d'hommes choisis, désignés comme étant des « prophètes », pour compléter des lois naturelles encore seulement soupçonnées. Autrement dit, ces hommes étaient confrontés à la question fondamentale que posera ensuite Leibnitz : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? ».

Et ce questionnement est inévitable. L'historien des religions, Mircea Eliade ¹¹, l'a fortement souligné : « Il est difficile d'imaginer comment l'esprit humain pourrait

10. Roland Omnès, *op. cit.*

11. Mircea Eliade, *Le Sacré et le Profane*, Gallimard Poche, 1987.

fonctionner sans la conviction qu'il y a quelque chose d'irréductiblement réel dans le monde; il est impossible d'imaginer comment la conscience pourrait apparaître sans conférer une signification aux impulsions et aux autres expériences de l'homme. La conscience d'un monde réel et significatif est intimement liée à la découverte du sacré. Par l'expérience du sacré, l'esprit humain a saisi la différence entre ce qui se révèle comme étant réel, puissant, riche et significatif, et ce qui est dépourvu de ces qualités, c'est-à-dire le flux chaotique et dangereux des choses, leur apparition et disparition fortuites et vides de sens [...] En somme, le « sacré » est un élément dans la structure de la conscience, et non un stade dans l'histoire de cette conscience. »

L'acte de foi répond à ce besoin inné, inscrit dans la nature humaine. Il est dans l'adhésion à la présence réelle de ce sacré dans la conscience de chaque individu. Il est dans une adoration intime et personnelle de cette valeur qui nous dépasse « digne d'un respect absolu, ayant un caractère de valeur absolue » selon l'expression d'Omnès.

Ce sens du sacré est-il à rapprocher du sublime de Damasio qui de nos jours en fait le produit d'un mécanisme cérébral? Écoutons-le: « Lorsque je relie les expériences spirituelles à la neurobiologie des sentiments, je ne cherche pas à réduire le sublime au mécanique et à en rabaisser la dignité. Il s'agit plutôt de suggérer que ce qu'il y a de sublime dans le spirituel est incarné dans le sublime biologique et que nous pouvons commencer à comprendre le processus sous-jacent en termes biologiques. Quant au résultat du processus, il n'est ni nécessaire ni intéressant de les expliquer: l'expérience spirituelle suffit amplement. Le fait de rendre compte du processus physiologique à l'œuvre derrière le spirituel n'explique par le mystère du processus de la vie auquel ce sentiment particulier est lié. Cela révèle le lien qu'il y a avec le mystère, mais pas le mystère lui-même ».

Le sublime biologique auquel il se réfère, c'est-à-dire la merveille du processus vital, ne vient-il pas aussi nous interroger sur la raison de l'Être?

Alors, où tout cela nous mène-t-il? Les deux faces de la connaissance doivent-elles continuer de s'ignorer, même si ce n'est que dans les dogmes?

Dans « La philosophie de la science contemporaine » Roland Omnès nous dit que « Francis Bacon, voilà plus de trois siècles, rêvait qu'un jour les principes de la science seraient si proches du cœur des choses qu'il deviendrait possible de refonder sur eux la philosophie. Ce jour est venu, pour la philosophie de la connaissance ». Toute l'œuvre de Teilhard de Chardin s'efforce de montrer qu'il en est de même pour la religion. Il espère en une convergence de la pensée scientifique et de la foi religieuse. Ne dit-il pas dans « L'énergie humaine »: « La découverte définitive du phénomène spirituel est liée à l'analyse (que la science finira bien par aborder un jour) du « phénomène mystique », c'est-à-dire de l'amour de Dieu ».

Être plus

Être plus, c'est la deuxième face de l'aphorisme teilhardien, celle qui mène vers les hauteurs philosophiques et religieuses. Je mesure pleinement combien il faut être modeste pour s'y engager. Je compte sur vous pour m'y aider.

Être, c'est d'abord exister pour soi mais aussi pour et avec les autres. C'est le propre de l'homme ayant franchi le pas de la réflexion et ayant pris conscience de son existence. C'est ce qui caractérise la personne, à la fois en elle-même et dans son contexte affectif et social. Être plus, c'est enrichir ce phénomène de personnalisation en y intégrant des valeurs qui lui sont extérieures et qui y ajoutent, sans doute aussi, une notion de transcendance.

Être plus, ce ne doit pas être la recherche de sa propre mise en valeur, dans un mouvement de vanité ou d'orgueil, ni celle d'un pouvoir personnel de motivation égoïste, c'est se sentir participant à un processus d'humanisation, de construction d'un corps social qui nous dépasse et qui, pour les croyants, est attendu par la création. Pour Michel Serres c'est un phénomène d'hominescence¹², pour Teilhard c'est la contribution à la croissance du grand corps de l'humanité dans une morale de mouvement: est bien ce qui construit, ce qui unit dans l'amour de l'humanité, et même, comme le dit Teilhard, de l'univers. Est mal ce qui détruit, ce qui disperse et désunit, dans un égoïsme refusant l'autre, dans un refus d'amour, voire dans la haine.

Le rôle des religions, dans leur diversité et – hélas – souvent aussi dans leur adversité, voire leurs hostilités au sein même de chacune d'entre elles, ne doit-il pas être, dans un sursaut de générosité et d'ouverture sur l'autre, de se consacrer à cette évolution vers l'union du groupe humain?

Cela ne signifie pas la fin de l'honnête homme dans toute sa finesse et sa diversité. Il s'agit de prendre une part active à une cocréation. Et pour Teilhard encore, chaque individu ne doit pas se fondre dans l'anonymat mais bien au contraire se différencier autant que ses capacités l'y autorisent pour apporter à l'ensemble le maximum de personnalisation et de qualité humaine.

Convergence

« Tout ce qui monte converge » disait Teilhard. La vérité ne pouvant être qu'une, il faut que science et spiritualité entretiennent un dialogue sans réserves. Il faut qu'elles donnent suite, chacune pour leur part, à ce mouvement qui – depuis le début des temps – rassemble le multiple élémentaire et le conjugue pour former des ensembles de plus en plus complexes et puissants.

La science doit cesser de considérer que seul le réel objectif mérite son attention sans se préoccuper du sens que peut contenir ce réel et de l'espérance dont

12. Michel Serres, *Hominescence*, Gallimard Poche, 2003.

a besoin l'esprit de l'homme. Elle-même a pu découvrir que la face profonde du réel perd les attributs qui caractérisaient à ses yeux la réalité dite objective. L'esprit n'est plus déjà pour elle la substance indéfinissable située hors de l'accès au réel. Il se conjugue à la matière dans la même réalité. Il faut qu'elle se préoccupe du *pour-quoi*.

La spiritualité doit aussi admettre que matière et esprit sont les composants d'une même entité, l'étoffe de l'univers. La sainte matière, objet de création dont elle partage toute la dignité, est promise au même devenir que l'esprit. La religion chrétienne a confirmé cette sainteté puisque le Christ, deuxième élément de la Trinité, c'est incarné, se revêtant de matière comme nous-mêmes qui sommes les produits de l'évolution et qui devons construire le corps de l'humanité finale, corps du Christ pour les croyants. Les religions ne peuvent plus faire référence exclusive aux témoignages du passé, mais elles doivent apporter une contribution active à la marche ascendante de l'esprit, y compris dans la science. Il faut qu'elles se préoccupent du *comment*.

Tout ceci est résumé dans le célèbre schéma de Teilhard qui se précise et s'enrichit au fil du temps: la marche de la connaissance vers l'absolu Oméga doit se faire en haut et en avant. En haut, c'est l'ouverture vers une vision eschatologique de notre univers, la recherche des fins dernières. En avant, c'est la progression rationnelle vers une connaissance de plus en plus profonde du phénomène de la création, dont nous ne cessons de découvrir les merveilles.

Comment ne pas espérer que l'Esprit nous aide dans cette découverte?

80^e Semaine sociale de France

Hommes et Femmes: la nouvelle donne

par Gérard Donnadieu

En novembre dernier, j'assistais à Paris aux Semaines sociales de France, toujours aussi intéressantes et populaires puisque rassemblant plusieurs milliers de participants. Cette institution, créée voici plus d'un siècle, s'est donnée comme objet d'étudier chaque année un grand problème de société à la lumière de la pensée sociale chrétienne. Pour 2013, il s'agissait de réfléchir sur la dynamique de l'égalité homme-femme dans les sphères économique, politique, sociale et familiale, lesquelles ont connu en quelques décennies un bouleversement des conceptions traditionnelles de la répartition des rôles masculin et féminin.

Au fil des conférences et débats, toujours aussi riches, qui se sont déroulés au cours de ces trois journées, il m'a semblé que les points de vue convergeaient sur l'existence à la fois d'un large accord quant à l'objectif d'une plus grande égalité homme-femme, accompagné d'un dissensus non moins profond sur la forme à donner à cette égalité.

À l'exception de quelques attardés d'une conception patriarcale de la société et de la famille, il n'y a plus guère personne pour s'opposer aujourd'hui à la recherche de l'égalité homme-femme dans les pratiques de rémunération des entreprises (où doit s'appliquer le principe « à capacité égale, salaire égal ») que pour l'accès à l'emploi et aux postes supérieurs dans les entreprises, les administrations et les institutions politiques. En ce dernier domaine subsiste encore le fameux « plafond de verre » et c'est pourquoi il convient, dans ce cas, de mettre en place une règle de parité. Viviane Reding, vice-présidente de la Commission européenne, a défendu avec brio cette position, rappelant la proposition de directive européenne visant à obliger les entreprises cotées en Bourse à atteindre un quota d'au moins 40 % de femmes dans leur conseil d'administration. Reste bien sûr l'épineux problème du partage équitable des tâches ménagères et d'éducation des enfants au sein de la famille. Toutes les enquêtes montrent que l'on est loin du compte et que le temps dépensé à cet usage par les femmes est bien supérieur à celui des hommes. Les stéréotypes ont la vie dure et ce n'est pas parce que l'on reconnaît en théorie le